

Carnets d'un dilettante

Jean-Claude Trutt

Promenades littéraires, côté Orient



Les épopées magnifiques : le Cycle des Taira et des Minamoto

Avant d'évoquer les grandes épopées des familles Taira et Minamoto si merveilleusement traduites par René Sieffert il faut dire un mot des chroniques historiques japonaises. Et d'abord de l'*Ôkagami*¹ ou *Grand Miroir* qui couvre l'histoire du Japon de 850 à 1025. Quel intérêt me direz-vous ? Qu'est-ce que cela nous apprend sur le Japon d'aujourd'hui ? Pas grand-chose je vous l'accorde. Quelques points méritent néanmoins d'être notés.

D'abord une fois de plus on commence par copier la Chine. Et particulièrement leur fameuse chronique historique qui date de la fin du 2ème siècle avant J.C.: les *Mémoires de Se-ma Ts'ien*². C'est l'objectivité de la relation historique qui intéresse avant tout Se-ma Ts'ien et les leçons à tirer en ce qui concerne la meilleure façon de gouverner un Etat. C'est probablement en disciple de Confucius qu'il se permet de contredire l'Empereur Ou et de défendre l'honneur d'un général vaincu. L'Empereur fou furieux le défère à un tribunal pour conspiration, ce qui lui vaut d'être condamné à la Chambre Tiède (c. à d. à être châtré). Cela ne l'empêche d'ailleurs pas de continuer l'oeuvre commencée par son père, si ce n'est que la tonalité en devient un peu plus amère.

L'auteur japonais inconnu du *Grand Miroir*, de son côté, donne plutôt l'impression d'ériger une oeuvre à la gloire de la famille des Fujiwara et de son membre le plus éminent, Michinaga, qui a vécu de 966 à 1027 et a véritablement dirigé le Japon pendant plus de 20 ans.

L'ouvrage japonais commence comme son modèle chinois à donner les biographies des Empereurs et puis de leurs Ministres et y ajoute toute une série d'histoires et d'anecdotes concernant la famille Fujiwara et quelques autres personnages illustres de la période. Mais là où le Japonais se démarque nettement du Chinois c'est

¹ Voir : *The Ôkagami, a Japanese historical Tale, trad. Joseph K. Yamagiwa, édit. George Allen and Unwin, Londres, 1967*

² Voir : *Mémoires Historiques de Se-ma Ts'ien, traduits et annotés par Edouard Chavannes, Professeur au Collège de France, édit. Libr. d'Amérique et d'Orient/Adrien Maisonneuve, Paris, 1967-69, c'est un reprint de l'édition de 1895-98*

quand il laisse libre cours à son humour : ainsi l'*Okagami* débute par la rencontre de deux joyeux vieillards, l'un de 150 ans, l'autre de 140, qui sont venus assister, dans un Temple perdu dans la nature, à la lecture d'un soutra bouddhique ! Et en attendant le lecteur ils se racontent l'histoire du Japon, devant un auditoire de jeunes et de moins jeunes (dont la femme de l'un des vieillards) qui les écoutent, les interpellent, et dont l'un d'eux va se faire chroniqueur. Le procédé a non seulement l'avantage de rendre toute la relation plus vivante, mais en plus, dit le Professeur Yamagiwa de l'Université du Michigan qui a traduit et commenté l'ouvrage, il permet, lorsqu'il y a deux versions d'un fait historique, et que l'on ne sait, ou ne veut pas savoir, laquelle est la bonne, de simplement faire rapporter les deux versions par chacun des deux vieillards.

Mais le plus remarquable de l'histoire c'est que l'*Okagami* a fait des petits et qu'il s'est trouvé d'autres chroniqueurs connus ou inconnus qui ont utilisé la même technique pour décrire d'autres périodes de l'histoire japonaise (la première réplique partant des temps mythiques), en construisant leurs ouvrages exactement sur le même modèle, le dernier de ces auteurs étant une écrivain-femme qui a vécu au XVIIIème siècle et qui a non seulement composé une chronique allant de 1333 à 1603, mais a en plus réécrit une chronique perdue (qui couvrait la période 1168-1184). Au total on a ainsi 8 chroniques historiques. Entre la rédaction de la première (XIème siècle ou peut-être début du XIIème) et celle de la dernière (1771) il s'est écoulé un laps de temps de 600 ou peut-être même 700 ans ! On a donc affaire à une véritable oeuvre collective, écrite à leur seule initiative, et sans aucune incitation impériale ou gouvernementale, par de nombreux auteurs, à des centaines d'années de distance, et qui couvre toute l'histoire du Japon depuis les temps mythiques jusqu'à l'ère des Tokugawa, une oeuvre tout entière dédiée, bien sûr, à la gloire éternelle du pays du Soleil Levant ! Etrange, non ?

Avec *le Cycle des Taira et des Minamoto* on assiste à un changement radical de décor. Avec Michinaga les Fujiwara ont brillé de leurs derniers feux. Après sa mort leur pouvoir va décliner rapidement. Un pouvoir basé essentiellement sur leur capacité à imposer aux princes héritiers le mariage avec leurs filles : il n'y a plus qu'à attendre alors que l'Impératrice donne naissance à un fils, que celui-ci atteigne dix à quinze ans, et on suggérera à l'Empereur régnant de démissionner et on nommera son fils nouvel Empereur. Mais après Michinaga de nouvelles familles vont entrer en scène, des familles alliées elles aussi à l'aristocratie régnante, mais reléguées en province et qui ont gardé toutes leurs vertus guerrières. Les membres de ces familles vont balayer tous ces nobles de la capitale si cultivés et si efféminés. Et prendre elles aussi les Empereurs successifs en otage.

Et puis avec ces récits épiques on change en même temps de style par rapport aux *Chroniques* (qui sont, il faut bien le dire, sans intérêt sur le plan littéraire). Maintenant la réalité et la fiction sont entremêlées, avec pour seul but la dramatisation du récit. D'ailleurs toutes ces épopées ont d'abord été racontées et psalmodiées par des conteurs ambulants.

Les Minamoto ou Genji (Genji est un titre : cela veut dire fondateur d'un clan) et les Taira ou Heiké ou Heiji sont deux familles qui descendent toutes les deux d'anciens Empereurs.

C'est la famille des Genji qui est la plus glorieuse. Elle descend d'un Empereur du IX^{ème} siècle et ses membres ont conservé traditionnellement des fonctions élevées dans l'Armée et la Police. Plusieurs généraux fameux ont déjà illustré le nom de Minamoto dans le passé. Ainsi Hiroaki Sato dans les *Légendes des Samourais*³ rapporte plusieurs faits d'armes d'un certain Minamoto no Yoshieé qui a vécu au XI^{ème} siècle et qui a été surnommé « *le chef de tous les Samourais* » ou « *le plus brave de tous les Samourais* ».

³ Voir : *Hiroaki Sato: Legends of the Samurai, édit. The Overlook Press, Woodstock, New-York, 1995*

Les Heiké, eux, descendent d'un Empereur du VIIIème siècle. Ils étaient tombés bien bas puisqu'ils n'avaient plus d'entrée officielle à la Cour. Ils résidaient dans la province d'Ise. Et pourtant ce sont d'abord eux qui réussissent à prendre le pouvoir. Cette histoire est racontée dans les *Dits de Hôgen* et *de Heiji*⁴. Cela commence d'abord par des désordres qui suivent la mort d'un jeune Empereur jaloué par son frère aîné qui s'oppose à un Empereur « retiré » qui gouvernait en sous-main. Pour la première fois les gens de Cour font appel aux deux familles des Heiké et des Genji. Il y a d'abord un coup d'Etat manqué et puis il y a un Heiké, Taira no Kiyomori, qui arrive à prendre le pouvoir. Et les Genji sont éliminés.

Les scènes les plus dramatiques sont souvent celles qui montrent le courage et la douleur des femmes. Ainsi le suicide, dans le *Dit de Hôgen*, de la veuve de Tayémoshi, quand elle apprend que tous ses enfants ont été tués, décapités, même les plus petits, et ceci sur l'ordre de leur frère aîné qui avait lui-même reçu cet ordre de son Empereur (Tayémoshi et ses enfants sont des Genji et c'est un Heiké, le fameux Kiyomori, qui avait manigancé cette lutte fratricide). Quand un serviteur lui rapporte en reliques les cheveux de ses enfants « *la mère se laissa choir du palanquin, pressa les cheveux laissés en souvenir contre son sein et se lamenta en se tordant de douleur. Ha Yoshimichi! Tuez-moi de même ! Que je puisse suivre le même chemin ! dit-elle* » Elle remplit en cachette ses vêtements de pierres, fait semblant de vouloir remonter dans son palanquin, puis s'échappe en courant et du haut de la berge se jette à l'eau. « *C'était environ le vingt de la septième lune ; au vent qui descendait du Mont Arachi, des lambeaux de brouillard flottaient sur la rivière qu'ils cachaient par endroits, des averses tombaient de temps à autre, si bien que des eaux enflées l'on ne distinguait la profondeur et*

⁴ Voir : *Le Cycle épique des Taira et des Minamoto : le Dit de Hôgen - le Dit de Heiji, traduction intégrale par René Sieffert, édit. Publications Orientalistes de France, Paris, 1978*

que dans le bouillonnement des blanches vagues, nul ne put la rejoindre. Comme elle avait rempli ses manches de pierres, elle coula à pic et ne reparut point ».

Dans le *Dit de Heiji* on trouve une autre femme extraordinaire, Tokiwa, la femme de ce fameux frère aîné fratricide, Yoshitomo, qui est à son tour persécuté par le fourbe Kiyomori de la famille des Heiké. Yoshitomo est tué mais Kiyomori veut exterminer également ses trois enfants. Alors Tokiwa s'enfuit en pleine tempête de neige avec eux. « *A l'aube, les manches trempées de larmes, au regret de quitter sa ville natale, elle partit pour un voyage inaccoutumé, incapable de distinguer ni les chemins de la lande, ni les sentiers de la montagne. C'était le dix de la seconde lune. Le froid était vif encore, et la neige tombait sans discontinuer* ». L'aîné marche devant, elle tient le deuxième par la main et porte le dernier dans ses bras. « *Les deux petits n'avaient pas de chaussures et marchaient pieds nus sur la glace* ». Ils passent devant la demeure de leur ennemi Kiyomori. « *C'est la maison de notre ennemi. Si vous pleurez, on vous prendra pour vous tuer. Si vous tenez à la vie, ne pleurez pas* ». Ils arrivent chez une parente mais celle-ci fait dire qu'elle n'est pas là. Ils continuent leur chemin, leurs pieds gercés laissant derrière eux une trace sanglante. « *De monastère en monastère, le son des cloches annonçait la fin du jour et la nuit se fit, tandis que s'élevaient les abois hostiles des chiens du village. Les maisons de paysans où l'on brûlait des fagots, d'où s'élevait une fumée incessante, étaient loin au-delà des rizières... Les traces de leurs pas disparaissaient dans la neige et il n'était de maison où demander son chemin* ». Finalement ce sont les habitants d'une humble cabane qui prennent pitié d'eux et qui les hébergent. Et ils pourront un peu plus tard trouver refuge chez un oncle de Tokiwa. On entendra parler de Tokiwa encore plus tard quand elle se rend à son ennemi pour sauver sa propre mère que Kiyomori avait pris en otage. Mais Tokiwa est tellement belle que Kiyomori en est « *pris immédiatement d'une passion insensée* ». Et lui offre d'épargner la vie de ses enfants à condition « *qu'elle se plie à ses désirs* ». Après avoir longtemps hésité elle accède à son exigence. Ce qui épouvante les hommes-liges de Kiyomori : « *S'il épargne les fils de son ennemi, que va-t-il en résulter ?* » On

connaît la suite. Elle fait l'objet du *Dit des Heiké*. Il en résulte la fin des Heiké. Et pourquoi ? Parce que, dit l'épopée, « *Tokima était la plus belle femme du Japon. La beauté est la fleur du bonheur* ». Et que le poète a dit :

« *L'homme n'est fait ni de bois ni de pierre
Mieux vaut que jamais ne rencontre
Beauté qui ébranle les remparts* ».

Le *Dit des Heiké*⁵ est une oeuvre bien plus vaste que les deux autres récits de la trilogie épique des Taira et Minamoto. Il couvre d'ailleurs une période de l'histoire plus longue. C'est la montée en puissance des Heiké jusqu'à l'apogée de leur chef Kiyomori et puis de leur lent déclin et de leur chute après la mort de Kiyomori jusqu'à leur élimination totale par les Genji. Le texte s'ouvre avec une vision bien pessimiste de la destinée humaine :

« *Du monastère de Gion le son de la cloche, de l'impermanence de toutes choses est la résonance. Des arbres shara la couleur des fleurs démontre que tout ce qui prospère nécessairement déchoit. L'orgueilleux certes ne dure, tout juste pareil au songe d'une nuit de printemps. L'homme valeureux de même finit par s'écrouler ni plus ni moins que poussière au vent* ».

Je sais bien que cette vision des choses est d'abord celle du bouddhisme et de sa conception de la vanité de ce monde matériel. Mais cela me rappelle aussi la « *Vanitas* » de l'Ecclésiaste, les réflexions sombres de Ferdousi, les héros jouets des dieux et de la destinée chez Homère et les drames de Shakespeare avec ses quêtes inutiles du pouvoir. Et je ne m'étonne plus que Kurosowa ait été capable avec son *Château de l'Araignée* de faire de *Macbeth* un drame entièrement et authentiquement japonais. L'homme est le même sur tous les continents et sa destinée est pareille. Pourtant René Sieffert, dans son introduction à l'ouvrage, fait une observa-

⁵ Voir : *Le Cycle épique des Taira et des Minamoto : le Dit des Heiké, traduction intégrale de René Sieffert, édité. Publications Orientalistes de France, Paris, 1978*

tion qui m'interpelle. Les anciens Japonais, dit-il, n'ont pratiquement jamais eu à se battre contre des étrangers. Leurs luttes ont été des luttes fratricides, quelquefois dans le sens littéral du mot. La gloire n'est jamais pure de tout remords, le triomphe est toujours amer et mêlé d'un vague sentiment de culpabilité. Alors, expérience singulière malgré tout ? Moi, ce qui me frappe c'est que l'on s'apitoie beaucoup sur les vaincus. La culture japonaise serait-elle une culture de losers ? Mais après tout nous aussi nous chantons Roland qui sonne encore du cor lorsqu'il meurt à Roncevaux. Et Homère comme Ferdousi pleurent les héros abattus, les Hector, les Esfendiâr, les Sohrâb. C'est que le sort du vaincu est plus dramatique que celui du vainqueur. Car il rappelle notre sort à tous qui seront bien vaincus un jour par la mort.

Le *Dit des Heiké* est une oeuvre capitale car elle a fondé la langue et la littérature japonaises (le texte sur lequel s'appuie Sieffert est une transcription écrite du XIIIème siècle). Ce sont les épisodes de l'épopée qui ont nourri le théâtre Nô, le théâtre japonais de Marionnettes, le théâtre kabuki. Il y a eu de nombreuses versions ultérieures qui ont continué à broder sur les mêmes thèmes. Et les Heiké et les Genji continuent à hanter les romans et les films japonais contemporains. C'est donc une histoire qu'il faut lire - elle est d'ailleurs agréable à lire - ou du moins la parcourir et jouir des épisodes les plus spectaculaires.

Qui sont bien sûr les batailles. Souvent épiques, toujours colorées. Il n'y a pas autant d'oriflammes de toutes les couleurs que dans les films de Kurosowa (il n'y a que les blanches des Genji et les rouges des Heiké), mais les tenues sont toujours décrites avec beaucoup d'éclat. Des tuniques de brocart rouges ou indigo. Des tuniques de soie longues. Des cuirasses à lacets vert-jaune ou noirs ou indigo foncé. Il y a les faits d'armes individuels. A la bataille du pont d'Uji « *Tajima retira le fourreau de son grand fauchard et, tout seul, s'avança sur le pont... Et du côté des Heiké les meilleurs archers aussitôt de décocher flèche sur flèche. Tajima, sans se troubler le moins du monde, évitait les flèches hautes d'un mouvement du torse, les flèches basses en sautant par-dessus,*

et de son fauchard écartait celles qui venaient tout droit. Ennemis et amis admiraient le spectacle. C'est après cela qu'on le surnomma Tajima Brise-flèches ». Et à la même bataille le moine Tsutsui, « *son sabre à fourreau de laque noir à la ceinture, son carquois de flèches empennées de plumes d'aigle noires au dos, portant l'arc cerclé de rotin laqué d'une main, son grand fauchard à hampe blanche de l'autre, s'avance sur le pont »* pour interpeller ses ennemis. Il décoche d'abord flèche sur flèche dont aucune ne rate son but. Puis il jette son arc et son carquois, dénoue ses sandales et « *pieds nus il franchit le pont en courant sur la traverse »*, ce pont que nul n'avait osé franchir. « *De son fauchard il abattit cinq ennemis qui lui faisaient face, mais au sixième qu'il toucha, la hampe du fauchard se brisa par le milieu et il le jeta. Après quoi il dégaina son grand sabre et se mit à ferrailler, taillant dans la foule des ennemis en pattes d'araignée, en corde tordue, en croix, en virevolte, en moulinet, sans se découvrir de nulle part. En un instant il abattit huit hommes, mais au neuvième ennemi qu'il frappa, le choc sur le casque fut si rude que le rivet de son arme se brisa, et la lame, démanchée, tomba dans la rivière. Réduit à sa seule dague, il en usa avec la rage du désespoir ».* (Notez au passage que la réputation de pacifisme des moines bouddhistes en prend un rude coup lui aussi !).

Et puis il y a les nombreux suicides des vaincus. Et ceux des veuves des vaincus qui se jettent à l'eau. Mais il y a aussi des femmes qui montrent leur courage d'une manière plus virile. C'est ainsi qu'à la bataille d'Awazu apparaît une amazone. Kiso, un rebelle du Nord, qui n'est ni Heiké ni Genji mais qui s'était soulevé après la mort de Kiyomori est battu par le chef des Genji, Yoritomo. A la fin Kiso reste seul avec son frère de lait et l'une des femmes qu'il avait emmenées à sa suite. « *Tomoé, par la blancheur de son teint, par sa longue chevelure, par ses traits réguliers, était en vérité la plus belle. D'une force et d'une adresse rares à l'arc, que ce fût à cheval, que ce fût à pied, le sabre à la main, c'était une guerrière capable d'affronter démons et dieux et qui seule valait mille hommes. Experte à monter les chevaux les plus fougueux, à dévaler la pente la plus raide, dès que l'on parlait bataille, vêtue d'une lourde armure aux plaques serrées, le grand sabre et l'arc puissant à la main, elle apparaissait à l'ennemi comme un capitaine de premier rang. Elle*

avait accompli de si brillants exploits que nul ne l'égalait. Et c'est ainsi que cette fois encore, quand tant de gens avaient battu en retraite ou s'étaient enfuis, Tomoé était encore des sept cavaliers qui n'avaient pas été frappés ». Mais lorsqu'arrive la fin Kiso, en bon machiste japonais, lui dit : « Toi, puisque tu es femme, vite va-t-en où tu pourras ! Car pour moi je veux me faire tuer!... Et si l'on pouvait dire que le Sire de Kiso, dans son dernier combat, traînait avec lui une femme, j'en serais marri ! » Tomoé vexée : « Ha, que vienne un ennemi digne de moi ! Et je lui ferai voir mon ultime combat ! » Et effectivement arrive Hachirô « un gaillard réputé pour sa force, à la tête d'une trentaine de cavaliers. Tomoé se jeta au beau milieu, poussa son cheval contre celui de Hachirô empoigna celui-ci, le renversa, l'immobilisa en le pressant contre le pommeau de sa propre selle, lui coupa la tête et le rejeta. Après quoi elle défit son armure et s'en alla vers les provinces orientales ».

Et puis arrive la dernière bataille. La fameuse bataille navale titanesque où les Heiké sont définitivement défaits. Et où la veuve de Kiyomori va se jeter dans la mer avec le dernier Empereur dans ses bras. Ce jeune Empereur que les Heiké avaient emporté avec eux. « Le Souverain était alors dans sa huitième année, mais il était de loin plus développé que son âge et telle était sa beauté qu'elle rayonnait autour de lui. Sa noire chevelure retombait en un flot souple plus bas que son dos. Il semblait effrayé et surpris ». « Madame, où donc voulez-vous m'emmener ? » dit-il, et lors s'adressant à l'enfant souverain, retenant ses larmes voici ce qu'elle lui dit : « Votre Majesté ne le sait-Elle encore ? » Et alors elle lui demande de faire d'abord face au Levant pour prendre congé d'Ise puis de se prosterner face au Ponant pour invoquer le saint nom de Bouddha. Ce que fait l'enfant, le visage noyé de larmes et joignant ses petites mains. « Et aussitôt la Dame le reprit dans ses bras : « Dessous les vagues il est une autre capitale ! » le consola-t-elle et elle se précipita dans l'abîme de mille brasses ».

Pas étonnant que les guerriers morts cherchent plus tard à égayer le pauvre enfant en lui ramenant un chanteur aveugle qui lui dira la glorieuse épopée des Heiké à laquelle il n'avait très probablement rien compris et dont il n'a été que l'innocent jouet. Et cela donnera la fameuse histoire de *Mimi-Nashi-Hôichi* rapportée par

Lafcadio Hearn dans son *Kwaïdan* et que nous avons tous vue au cinéma...

(2004)

Texte-source : *Voyage autour de ma Bibliothèque, Tome 3, Littérature japonaise.*